



LE CHAT DANS LE SAC, de Gilles Groulx.

prouve qu'il peut être en prise directe sur la réalité brutale sans rien perdre de sa personnalité (cf. dramaturgie élaborée du dénouement) et que l'action peut l'intéresser au même titre que la parole, le futur autant que la mémoire, l'histoire immédiate autant que le retour à l'origine. Présenté en clôture, les MAUDITS SAUVAGES (1971) nous a confirmé l'immense talent de Jean-Pierre Lefèvre, sa faculté de se renouveler et son désir de construire un cinéma très personnel décidé à se libérer du récit traditionnel et à regrouper en un même film les composantes habituelles du mélodrame (à la Duplessy), du reportage, de la fiction et de la distanciation. Son film traite dialectiquement du passé-présent. L'action se déroule en 1670, mais dans des décors de 1970 et le héros, qui vit 300 ans, représente l'ennemi de l'indépendance du Québec, tandis que sa jeune esclave indienne a choisi le silence qu'elle garde même lorsqu'on la poignarde. Dénonciation d'un pays trop enclin à l'acceptation, LES MAUDITS SAUVAGES est aussi un film sur la vérité historique luttant contre les historiens des manuels scolaires, sur la vanité de l'Eglise et la condition d'une terre dépendante, métissée, prisonnière d'un ordre ancestral. En plans très longs, en planches pourrait-on dire, Lefèvre dénonce les mécanismes de l'alinéation d'un peuple et son film regroupe tous les thèmes développés dans les autres films vus auparavant. C'est une charnière entre le film de constat reconstitué et le film « de chambre » dont LA CHAMBRE BLANCHE, du même Lefèvre (et

sur la construction, identique, du retour), est un avatar plastiquement accompli mais nettement bouffon*. Dans le même domaine, « l'under-snow », stérile était représenté par TRAGIC DIARY OF ZERO THE FOOL de Morley Markson, tandis que Gilles Groulx, dont LE CHAT DANS LE SAC est aujourd'hui insupportable, tente, dans ENTRE TU ET VOUS un retour au cinéma d'avant Lumière (expériences d'Etienne Marey), mais se perd dans un discours bégayant, hyperculturel et godardisé. Cette volonté d'interrogation sur le cinéma nous a valu un chef-d'œuvre, ON EST LOIN DU SOLEIL, troisième film de Jacques Leduc (1970). Sur le prétexte d'un portrait — de commande — du Père André, figure célèbre au Québec, fondateur d'oratoire et martyr soumis, Leduc bâtit un film qui se fait littéralement sous nos yeux. Du religieux, l'histoire nous est contée en voix-off sur fond-noir, puis le film s'ouvre sur plusieurs personnages que nous suivons, sans qu'aucun lien d'entre eux n'apparaisse. Sauf à la fin où l'on s'aperçoit que chacun est une des composantes du Père lui-même : la maladie, la résignation, le chômage, la mort. Le film, dans son travail de refus (du dialogue, de l'image chargée d'un sens « réaliste » de la profondeur de champ et de la psychologie) est véritablement révolutionnaire et rejoint LES MAUDITS SAUVAGES par son utilisation du silence et de l'étirement du temps.

* Raymond Lefèvre, qui l'a vu jusqu'au bout, tient le film pour un chef-d'œuvre et se propose d'y revenir.

Durant sept jours, Poitiers s'est acharné à nous démontrer que le cinéma canadien et québécois en particulier, loin d'être austère, fait preuve d'un dynamisme tout entier tourné vers la quête de l'indépendance formelle et linguistique. Pour cela, il lutte par l'humour (LA MAUDITE GALETTE, de Denys Arcand, démonte en panavision-couleurs et plans fixes la mécanique de l'argent pris comme chaîne unique de rapports entre les gens voués à s'entretenir. « Documentaire » sanglant à la HONEYMOON KILLERS, le film, très maîtrisé, est un modèle de cinéma commercial et réflexif), il lutte par la poésie, comme nous l'a montré LA NUIT DE LA POESIE, document-choc de J.-Cl. Labrecque sur les poètes québécois, dont l'une au moins, Michèle Lalonde, présente à Poitiers, a du génie. Son Speak White est un des écrits-phares de la littérature d'aujourd'hui. Bref, les cinéastes québécois, attentifs à abattre un travail efficace plus qu'à façonner des œuvres, sont aujourd'hui à la pointe de ce qui bouge en matière de films. Remercions Marc Laville et tous les organisateurs de ces journées antifestival pour nous avoir montré ce travail en train de se faire.

Michel Grisolia.